

2023 MAR. 06 - 07:25h

ELKARRIZKETA**Natacha Chetcuti-Osorovitz**

Sociologue, enseignante-chercheuse à l'École Normale Supérieure
Paris-Saclay

« Depuis longtemps, je voulais venir à la ferme Emmaüs Baudonne »

Natacha Chetcuti-Osorovitz travaille dans le domaine de la sociologie carcérale. Elle porte, avec Elodie Hervier, un projet de recherche-crédation à la ferme Emmaüs Baudonne, fondée et dirigée par Gabi Mouesca, qui salue des femmes sous-main de justice, pour les accompagner vers leur réinsertion.

Laurent Platero



Natacha Chetcuti-Osorovitz travaille dans le domaine de la sociologie carcérale sous « un angle de critique féministe » (© François Berland)

Quel est votre projet à la ferme Emmaüs Baudonne ?

Natacha Chetcuti-Osorovitz : Dans mon métier de chercheuse et d'enseignante, je réalise, depuis trois ans, de la recherche-crédation dans le cadre de la scène de recherche de l'École Normale Supérieure de Paris-Saclay. La recherche-crédation, c'est une autre forme de diffusion des savoirs, et d'apprentissage de méthodes enrichissantes pour les étudiants et étudiantes, le public et moi-même. Je viens sur un terrain de recherche, avec toutes les méthodologies de la sociologie qualitative, et je mène des entretiens avec les personnes qui le souhaitent.

J'initie les étudiants et étudiantes, qui, à l'appui de ces données de terrain, en produisent une analyse, et nous en tirons une création artistique. Ainsi, nous avons travaillé avec la metteure en scène Sandrine Lanno, de l'Indicible Compagnie, pendant trois ans, dans un centre d'éducation fermé pour mineures, en Normandie. Ça a donné lieu, en 2022, à une écriture théâtrale, par Sonia Chiambretto [« *Peines Mineures* », aux éditions de l'Arche, NDLR], dramaturgique, devenue la pièce de théâtre « Mauvaises filles », jouée par trois comédiennes professionnelles (Lola Blanchard, Evelyne Didi, Paola Valentin), au Théâtre du Rond-Point, à Paris.

Ici, c'est la deuxième recherche-crédation. Depuis longtemps, je voulais venir à la ferme Emmaüs Baudonne. J'ai rencontré Gabi Mouesca dans le cadre de ma précédente

recherche sur l'expérience carcérale que j'ai menée auprès de femmes en moyennes et longues peines, et notamment auprès de prisonnières basques [*Femmes en prison et violences de genre. Résistances à Perpétuité*, aux éditions La Dispute, NDLR].

Est-ce que cette nouvelle création sera aussi une pièce de théâtre ?

N. C.-O. : Cette fois-ci, ce travail va donner lieu à un podcast, avec Elodie Hervier, qui est spécialisée en documentaire sonore. Nous sommes venues une semaine en immersion à la ferme Emmaüs Baudonne, sans les élèves. L'idée a été d'observer l'environnement de la vie du quotidien et les relations entre les salariés, les bénévoles, les volontaires et, évidemment, les résidentes. Nous avons mené des ateliers de créations sonores avec les résidentes. Pour cela, nous leur avons demandé d'évoquer des aliments, des atmosphères sonores, des paysages ou des peintures, et de les interpréter par des sons et des bruits. Et nous avons enregistré, avec leur accord, les sons des différents moments d'activités et de la vie ordinaire.

Qu'allez-vous faire de tous ces enregistrements ?

N. C.-O. : Les données brutes seront travaillées avec les élèves, en atelier de sociologie, au mois de mars. Nous allons leur apprendre la manière dont se mène une recherche de terrain, par l'analyse de quelques entretiens, puis ils créeront un documentaire sonore. Ce dernier ne sera pas diffusé.

Qu'en sera-t-il de votre documentaire sonore ?

N. C.-O. : Nous allons, avec Elodie Hervier, revenir présenter ici le travail dans sa finalisation, du 9 au 11 mai, et intégrer les ajustements que les équipes et les résidentes voudront apporter. Ensuite, ce travail donnera lieu à trois épisodes de podcast, restitués le 12 juin, à la scène de recherche de l'ENS Paris-Saclay puis mis en ligne sur le site internet du Centre Pompidou.

Qu'est-ce qui ressort des premiers enregistrements ?

N. C.-O. : Fortement stigmatisées dans les médias lors de leur condamnation, les résidentes restent aujourd'hui très réticentes à se rendre visibles. Alors qu'elles sont en fin de peine et qu'elles préparent leur sortie définitive, elles souhaitent maîtriser la confidentialité de leur vie à venir, et donc de leur image, ce qui est bien normal. C'est la raison pour laquelle un certain nombre d'entre elles n'ont pas souhaité réaliser des entretiens formels.

La situation des résidentes est encore difficile pour elles, encore sous main de justice, elles se trouvent dans un sas intermédiaire entre la fin de la condamnation et la vie possible d'après. Pour l'équipe encadrante, ce qui est également difficile, c'est la confrontation entre des idéaux féministes, d'indépendance, d'autonomie,

d'émancipation, d'anticapitalisme, de critique carcérale, et la réalité du quotidien. Il s'agit de trouver le bon équilibre.

Dans un travail qui se déroule dans une proximité de vie permanente, exigeant une nécessaire confiance entre tous, il ne s'agit pas de confondre les statuts sociaux et professionnels, tout en comprenant que des affects circulent. Des situations de conflits ou de violences peuvent exploser. Comment est-il possible de faire face à ce type de situations, sans coercition ? Je n'avais pas mesuré, au préalable, l'ensemble de ces difficultés rencontrées par toutes et tous. Et le travail mené ici est formidable !

Les pouvoirs publics devraient-ils prendre ce lieu comme un exemple ?

N. C.-O. : Tout dépend comment on considère la question du travail pénal dans une société. La justice pénale a beaucoup évolué depuis une quarantaine d'années. La justification de l'État pour maintenir toujours plus de prisons n'est pas tant de dire, et je le dis avec tous les guillemets possibles, « c'est pour réhabiliter des corps dits déviants, pour les insérer autrement dans la société ». La justification pénale, depuis une quinzaine d'années et l'arrivée des partenariats publics-privés, tend à justifier l'incarcération pour garantir la sécurité publique avec des critères constitués autour de la prévention de la récidive.

Évidemment qu'un lieu comme ici n'est pas construit dans une logique de plus de carcéralité, mais plutôt de penser autrement le rapport au monde de trajectoires chaotiques et l'insertion sociale, dans une volonté d'émancipation. Pour de nombreuses résidentes, c'est une manière d'arriver à se poser avec elles-mêmes et réfléchir différemment à d'autres perspectives pour elles-mêmes. C'est un travail dans le rapport aux autres, avec pour bagages des violences intériorisées, car toutes ont subi une série de violences de genre, visibles ou invisibles.

Ce travail-là n'est pas fait en milieu carcéral ?

N. C.-O. : Les femmes sont prisonnières d'une dualité auteure-victime dans leur parcours pénal où on leur demande de se situer comme auteure. Cette dualité les enferme, parce qu'il est très difficile de se reconnaître comme auteure quand il y a eu tout un passé de violences de genre. Cela ne veut pas dire que la reconnaissance de victime vient justifier un passage à l'acte, mais dans un lieu comme ici, il y a une reconnaissance des situations vécues auparavant. L'idée, c'est de sortir de la dualité, pour s'émanciper autrement. C'est ce qui constitue le socle de ce lieu d'expérimentation d'utopies réalistes. C'est sûr que ce n'est pas dans cette orientation que se fabrique l'expertise pénale en prison.

Vous connaissez certaines résidentes ?

N. C.-O. : Il se trouve que j'en connais quelques unes, car elles étaient incarcérées dans la prison où j'ai mené l'enquête pour mon dernier livre, ce qui a facilité les liens.

Dans ce livre, j'ai analysé les expériences carcérales des prisonnières de « droit commun » et des prisonnières autodéfinies politiques basques. Je connais une prisonnière politique basque qui a entamé les démarches pour venir ici, et, parce qu'elle est condamnée dans le cadre de lois antiterroristes, ça bloque la possibilité d'une fin de peine en conditionnelle, alors qu'elle a un dossier exemplaire. Elle aurait dû être à la ferme en ce moment. Elle aurait dû être dans ce podcast.

PUBLIZITATEA



MEDIABASK
est habilité à éditer les
Annonces judiciaires
et légales pour
le département des
Pyrénées-Atlantiques.

Klikatuenak



Une « idéologie qui conduit au repli » : les propos du maire de Saint-Pée ne passent pas ➔



Espelette : l'ancienne école de Basseboure au cœur de tumultes ➔



Hôtel-restaurant Euzkadi, cinq générations en un siècle et demi



Les producteurs basques récoltent plus de trente médailles au Salon de l'agriculture à Paris



L'aéroport de Biarritz fait du sur-mesure
